

SOFIA GIOVANDITTI



A la fin, le printemps

Nouvelles

Sofia Giovanditti

À la fin, le printemps

Nouvelles

© Sofia Giovanditti, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7010-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même autrice aux Éditions Jouvence

L'Agence des miracles

La Strip-teaseuse et le Chasseur de nuages

*Comment j'ai résolu l'épineux problème du changement
climatique (et trouvé l'amour)*

Chez Pocket

L'Agence des miracles

Chez Librinova

Juste à temps

À Ioana

OPHÉLIA

Une vague colossale. À vue de nez... vingt, trente mètres ? Un gratte-ciel prêt à s'effondrer sur une plage brûlante. Un grondement sourd qui s'intensifie au rythme de la vague qui approche. Puis, un carillon. Étrangement désagréable, presque oppressant.

Alejandro sursauta. Il venait d'être arraché brutalement au silence de sa sieste et à la violence de son rêve, un après-midi de canicule. La bouche pâteuse, il posa le téléphone contre sa tempe moite et formula la question attendue. Une voix masculine et inhabituelle se fit entendre. C'était un ami qu'il n'avait pas vu depuis très longtemps.

— C'est Ophélia. Elle est... décédée. Je l'ai appris ce matin.

Un silence s'installa. Seuls deux souffles se répondaient.

— De quoi ? finit par dire Alejandro.

— Comme d'habitude. Une saloperie de cancer. L'enterrement aura lieu samedi.

— ...

— Ça me ferait plaisir de t'y voir. Je sais, ce ne sont pas des circonstances idéales pour reprendre contact. Je me suis dit...

— Non. Tu fais bien. Ça me ferait plaisir aussi. Je serai là.

Alejandro raccrocha, se passa une main sur le bas du visage. Il s'extirpa du canapé, pensif, marcha jusqu'à la fenêtre. Ainsi, c'était le premier. Le premier coup de fil qui lui annonçait la mort d'un ami ou d'une amie. Il venait d'avoir 60 ans. Combien de fois cela se produirait-il encore ? Ou alors il serait peut-être le prochain ? C'est trop tôt pour tout ça, se dit-il en observant son image floue dans la vitre. On y distinguait vaguement ses yeux noirs, sa chevelure poivre et sel. Le reflet avait la courtoisie de lui épargner ses rides et l'affaissement de ses traits. Toujours debout, immobile, il replongea dans son passé. Le rire franc d'Ophélia résonna dans sa mémoire, et l'instant d'après, il entendit clairement le son de sa voix, comme si elle était là, dans sa tête. « Je vais bien. Et toi ? » Pourquoi cette phrase-là parmi les milliers de phrases qu'ils avaient dû échanger au cours de

leur amitié ? Pourquoi cette banalité cinglante ? Parce qu'ils s'étaient éloignés ? Parce qu'il ne l'avait vue que deux ou trois fois ces vingt dernières années ? Pourquoi ce cruel et ironique « je vais bien » alors qu'il ignorait tout de sa maladie ?

Le déclic de la porte le fit sursauter. Ce n'était que Gabrielle, sa femme, qui rentrait après son yoga. Il répondit à son regard interrogateur, elle laissa échapper une exclamation étonnée, une main devant la bouche.

Trois jours plus tard, endimanchés, transpirants, ils serraient tous deux des mains moites, hochaient la tête d'un air contrit, souriaient pudiquement aux souvenirs qu'on réveillait dans leur conscience. Ils revirent d'anciens amis, marqués par le temps, autant de visages qui n'étaient que le reflet de leur propre mortalité.

Cette journée semblait se dérouler au ralenti, chaque pas étant accompagné d'un rayon de soleil qui fendait les pierres du cimetière et traversait les vivants en sursis, accablés par cette chaleur insolente.

Alejandro et Gabrielle rentrèrent le cœur lourd, sentant soudain le besoin de câliner leur fille, Victoire, absorbée dans l'étude de ses livres. Ils voulaient contempler cette continuité qui était la leur, ce bout d'eux-mêmes leur garantissant cette éternité qui, aujourd'hui, leur avait un peu plus échappé. Gabrielle plongea dans les yeux bleus de Victoire qui étaient aussi les siens, Alejandro caressa la chevelure de jais et saisit le menton qui portait en son centre cette fossette qu'ils auraient toujours en commun.

Ophélia enterrée, la vie reprit, emplie de ces promesses de retrouvailles que personne ne tiendrait, pourtant prononcées avec conviction, mains serrées dans des étreintes sincères. Mais la routine s'était à nouveau emparée d'Alejandro, comme de tous les autres, tous confortés dans l'illusion tangible d'un quotidien qui s'égrène, et où la mort, bien entendu, n'arrivait qu'aux autres. Sauf qu'un nouveau coup de téléphone le sortit du train-train. Et quelques jours plus tard, il quittait l'étude d'un certain maître Fenhman, le regard perdu dans le vide, les sourcils froncés, cherchant à comprendre ce qui venait de se passer.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, ce notaire ? demanda Gabrielle dès qu'elle le vit franchir le seuil de la maison.

Alejandro ne répondit rien, l'esprit toujours plongé dans la lecture testamentaire qui venait de faire de lui l'héritier de l'appartement d'Ophélia et de son contenu. Sa femme avait l'habitude que ses questions restent parfois en

suspens, temporairement ignorées. Elle savait aussi qu’Alejandro, tôt ou tard, y répondrait. Tout à coup, un « oui » ou un « non » fendait l’air, relié à l’interrogation première par un fil de temps étiré. Gabrielle souriait alors, surtout si, entretemps, elle avait oublié sa question, et qu’elle devait fouiller dans sa mémoire pour relier les deux en un tout cohérent.

*

Alejandro s’assit dans sa voiture, essuya de l’index la sueur qui s’était formée sous ses lunettes de soleil en attendant que Victoire ne le rejoigne.

« Les gens meurent en été », se dit-il en branchant la climatisation. Il se demanda pourquoi cette phrase avait soudain résonné dans sa tête. Était-ce statistiquement vrai ? Était-ce le titre d’un film, d’un livre ? Était-ce une phrase échangée avec Ophélia ? Un flash de mémoire lui revint. Un souvenir qui lui serra le cœur. Mais il ne savait pas pourquoi. Il essaya de saisir plus précisément cette sensation de malaise, de lui attribuer un contexte. Il vit soudain des collines jaune et vert... La Toscane. Victoire, toute petite, ses premiers pas... Gabrielle fatiguée... Une dispute ? Une chaleur horrible ? Oui, c’est cela... Comme aujourd’hui. Une sueur qui se déposait en film épais sur les peaux... Oui c’était insupportable, mais pas juste à cause de ça... Mais alors quoi ?

Victoire l’extirpa de ses pensées en se laissant tomber lourdement sur le siège passager. Alejandro attendit que sa fille boucle sa ceinture de sécurité avant de démarrer. Elle se tourna vers lui et lui lança un soupir.

— Pourquoi je dois venir ?

— C’est aussi ton héritage et pour tout avouer, je n’avais pas envie d’y aller seul...

— C’est super bizarre toute cette histoire... Et qu’est-ce qu’on va trouver dans cet appartement ? ajouta-t-elle avec une moue perplexe.

— Je t’avoue que je n’en sais rien.

— Des poupées flippantes ? Des animaux empaillés ? plaisanta la jeune femme.

Alejandro eut un petit rire.

— Je ne pense pas... Ce n’était pas le genre d’Ophélia.

Victoire détourna la tête et fixa la route, pensive. Au bout d’un moment, elle risqua :

— Il y avait quelque chose entre elle et toi ?

— Victoire... Qu’est-ce que tu vas imaginer ?

— Tu peux me le dire...

— On était amis, c'est tout. Des amis proches, dans notre jeunesse.

La jeune fille adressa à son père une grimace peu convaincue.

— Et pourtant tu l'as perdue de vue... Je ne compte pas perdre de vue mes amis proches, asséna-t-elle. Jamais ça n'arrivera.

Alejandro sourit faiblement. Lui non plus, à 23 ans, n'aurait pas parié là-dessus. À 23 ans, ses amis étaient sa vie. Il aurait donné un bras pour eux. Il hésita un moment à dire à sa fille que l'impermanence régissait toute chose, qu'un jour un homme compterait plus que tout au monde, et puis l'enfant que cet homme lui donnerait compterait encore plus, et qu'alors son monde à elle tournerait autour de ce clan, que tout le reste passerait au second plan. Mais il se retint, à moitié car il savait qu'il passerait pour un vieux con, à moitié parce qu'il aimait chez sa fille cet idéalisme légitime qui avait aussi été le sien.

Ils firent le reste du trajet en silence, tous deux plongés dans une réalité qui n'existait pas encore ou qui n'était plus.

Devant l'immeuble, Alejandro fit jouer la clé que lui avait donnée maître Fenhman et ils entrèrent dans l'appartement. Les rideaux tirés ne laissaient qu'un timide rayon pénétrer dans la pièce. Une couche de poussière fine commençait déjà à recouvrir les meubles, une forte odeur de renfermé prit les visiteurs à la gorge.

— Putain, c'est glauque... grommela la jeune femme.

— C'est juste un appartement, Victoire... répondit son père sur un ton digne pour masquer le haut-le-cœur qui l'avait saisi.

Puis il se dirigea vers les fenêtres et tenta de faire entrer un peu d'air, malgré la canicule.

Ils firent en silence le tour de toutes les pièces, à pas feutrés, comme deux étrangers ayant peur de déranger. Il régnait dans l'appartement parfaitement en ordre une sorte de décence grave, une dignité résignée qui ferait presque s'excuser tout visiteur d'être toujours vivant, d'être prêt à savourer la vie et à éclater de rire d'un moment à l'autre. Ici, la mort n'était pas entrée comme un cavalier fou fracassant tout sur son passage. Non, c'était simplement la vie qui avait quitté cet appartement sur la pointe des pieds. Il n'y avait pas de trace de rouge à lèvres sur un verre, un marque-page au milieu d'un livre inachevé, un vêtement sur une chaise qu'on rangera plus tard. Il n'y avait que le silence paisible d'une vie lentement éteinte.

Victoire s'était mise à regarder les tableaux qui recouvraient une bonne part

des murs tandis que son père se laissait happer par les titres des livres qui s'alignaient dans la bibliothèque.

— Oh, regarde ce que j'ai trouvé, dit Alejandro en brandissant un épais album relié de cuir.

— Des photos ?

Victoire se pencha sur les clichés soigneusement apposés sur les pages blanches.

— Regarde ton père, quand c'était encore un fringuant jeune homme ! Et là, à côté, c'est Ophélia.

La jeune fille sourit à la vue de son paternel, cheveux mi-longs ébouriffés, une bouteille de bière à la main, le bras entourant les épaules d'une rousse tout sourire. Ils continuèrent à feuilleter les pages, entre amusement et nostalgie selon le regard qui s'y posait. Soudain, Victoire s'exclama :

— Là ! C'est maman !

Alejandro rapprocha son nez de la photo.

— Ah oui, tiens... Forcément, elle est sur peu de photos... Ta mère faisait moins la fête que nous...

Ravie de découvrir ces clichés inédits de ses parents, Victoire emporta l'album sous son bras en gambadant vers la chambre.

— Il y en a peut-être d'autres ! Je vais fouiller !

Ayant soudainement perdu la pudeur qui l'avait empêchée jusque-là de même regarder avec attention ces objets qui pourtant désormais lui appartenaient, Victoire se mit à fouiller les placards et les tiroirs avec frénésie. Son enthousiasme retomba assez vite. Tout avait été donné, trié, il ne restait, au fond des armoires, que quelques sachets de lavande au parfum fané.

Alors, elle s'assit au bord du lit et se mit à regarder à nouveau les photos de l'album. Sa mère était à peine plus âgée qu'elle sur ces clichés. Elles se ressemblaient beaucoup et elle scruta son visage, jouant au jeu des similitudes et différences.

Arrivée à la dernière page, Victoire remarqua un renflement sous la jaquette. Une légère bosse déformait le cuir. En y regardant de plus près, elle vit que ce qui ressemblait à une feuille de papier avait été caché là. Délicatement, elle souleva le bord et en y glissant le doigt, elle parvint à l'extraire. Plusieurs feuillets avaient été glissés dans ce minuscule interstice.

Victoire, excitée comme une enfant face à une boîte à trésors, déploya délicatement les feuilles. Son cœur fit un bond lorsqu'elle vit le prénom de son